QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 326 1er Août 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

UN DOULOUREUX ANNIVERSAIRE

Hommage de la Rédaction A GASTON MERY

Toute la rédaction se joint avec ferveur à notre directrice, Mme Gaston Mery, pour lui offrir, au moment du douloureux anniversaire de la mort de notre fondateur, ses émues et respectueuses sympathies.

Dans la *Libre Parole*, Jean Drault a exprimé en termes parfaits la terrible épreuve qui a frappé notre journal et sa directrice :

Le petit point auquel Gaston Mery refusa toujours d'attribuer de l'importance, bien qu'il en souffrît d'une façon croissante, avait fini par le faire boîter. Le 15 juillet, il l'avait dans le cœur, et il en mourait ; c'était le terrible caillot de sang de l'embolie !

Ce que furent les funérailles de ce grand garçon souriant, si jeune encore, on s'en souvient. Tout Paris, on peut le dire, y assista, et ce me fut un chagrin profond, retenu que j'étais par un deuil cruel qui double pour moi l'amertume de cet anniversaire, de ne pas pouvoir conduire à sa dernière demeure l'ami que j'avais connu au régiment et dont la vie littéraire s'était si intimement mêlée à la mienne depuis cette époque.

Nous irons inaugurer son buste au cimetière de Vaux-le-Pénil.

Son buste ! Il perpétuera son souvenir, mais surtout il perpétuera notre tristesse, car si l'effigie d'un vieillard aux traits calmes, et dont la destinée s'achève normalement, peut évoquer une pensée consolante, le marbre d'un homme frappé en pleine jeunesse, en pleine force, en pleine activité et laissant derrière lui une jeune veuve et de petits enfants, vous poigne le cœur comme un drame antique !...

Et maintenant la parole est à Mme Gaston Mery.

Lettre à une Abonnée

Chère Madame,

J'ai été profondément émue en recevant votre lettre affectueuse et consolante et je vous remercie d'être venue à moi en ces jours d'anniversaire si douloureux, qui ramènent heure par heure, minute par minute, le souvenir intense d'un être tendrement aimé, fauché en pleine jeunesse, en pleine force, en pleine activité.

Comme tous les abonnés, qui étaient ses amis fervents, vous vous intéressiez à ses travaux, à ses rêves, à son avenir qui s'annonçait si brillant, si lumineux. Vous me dites avec justesse : « Il n'était pas né seulement pour ce monde, pour quelques années rapides, il avait trop d'âme pour si peu de temps... »

En effet, dès son jeune âge, il avait des pressentiments ; il était un intuitif et s'intéressait à tout ce qui l'entourait et y trouvait des motifs d'inspiration. Il notait tous les jours dans « son journal » ses moindres pensées... En feuilletant au hasard, je vais vous en citer quelques-unes dans lesquelles vous retrouverez un peu de son âme et de son esprit.

« La raison? On a beau faire, on ne vit jamais qu'avec le cœur.

« En relisant mon journal, j'y vois toujours un encouragement à rester bon, aimant, enthousiaste, à ne jamais me laisser gagner par l'indifférence...

« L'avenir m'apparaît rose et bleu, beau et brillant comme un coucher de soleil là-bas, derrière les monts. Hélas! cet avenir, je ne l'atteindrai jamais. Je suis comme l'insensé qui gravit la montagne, le soir, pour mieux jouir du spectacle de l'Orient qui s'embrase. Quand il arrive au sommet, plus rien, il fait nuit... La nuit.. la mort... »

Malgré sa bonne santé, son entrain, sa gaîté persistante, il était toujours poursuivi par la pensée de la Mort, les mystères de l'Au-delà.

Il écrivait en 1908 :

« Comme les flots à l'approche de la cataracte, les jours coulent plus vite à l'approche de la Mort... »

Et encore :

« On aura beau démasquer le monde, la vie et l'âme, on ne les expliquera pas. Nous sommes un mystère dans l'insondable.

« Je sens en moi plusieurs « moi ». Pour l'âme comme pour l'organisme, la décomposition c'est la mort... »

Ainsi, il va se torturant lui-même afin de se livrer plus complètement au monde, et afin de souffrir plus encore, car la douleur contient au moins le sentiment de la satisfaction.

— « J'ai l'intuition que je mourrai brusquement, me disait-il... Je pense à la mort souvent, souvent... Hélas ! combien de mots nous entendons sans connaître leur signification entière jusqu'au jour où ils crient dans l'âme, vivants comme des êtres... »

L'idée persistante de cet homme aimant, c'était de se survivre. Il avait l'horreur profonde du « néant ». « Je ne voudrais pas mourir sans rien laisser après moi, ne fût-ce qu'une brochure. Je voudrais laisser quelque chose pour pouvoir me dire : « Je ne serai pas oublié ».

Je retrouve ces vers qu'il a écrits au mois de mai dernier dans la propriété qu'il avait achetée pour ses chers enfants :

J'ai planté des tilleuls, des sapins et des ormes
Qui ne donneront pas d'ombrage avant longtemps ;
Mais mon rêve souvent a devancé les ans
Et je les vois touffus, et je les vois énormes !

Je vois, jouant en rond, près de leurs troncs noueux
Des fils sortis de moi, dont ils sont l'héritage ;
Les traits de ces enfants sont ceux de mon visage
Et dans leur yeux revit le regard de mes yeux.

Chers êtres de ma race à l'abri tutélaire
Des vertes frondaisons qui tamisent l'azur
Ils dansent, ignorant qu'en respirant l'air pur
Ils respirent un peu de l'âme de leur père !

Mais soudain, j'en frémis de joie en mon linceul
Ils suspendent leurs jeux bruyants sous la ramure
Ils ont cru percevoir ma voix dans son murmure
Et rêveurs, étonnés, ils disent : « C'est l'aïeul ! »

Artistes, écrivez des chants, sculptez des marbres !
Savants, domptez l'espace et conquérez les cieux !
Dédaignant de tracer un sillon glorieux
Moi, pour vaincre la mort, je laisserai des arbres

C'est le 2 août que nous irons inaugurer son buste au cimetière de Vaux-le-Penil, ce cher petit pays où il rêvait de finir ses jours. Son buste, offert par ses nombreux amis, dont il avait su si bien trouver le chemin du cœur, perpétuera son souvenir en même temps que notre tristesse devant une disparition si poignante...

Son rêve était d'être enterré dans un petit cimetière de campagne, isolé au milieu des champs, près de ceux qu'il aimait... C'est pour Lui qu'un poète triste et sauvage écrivait ces vers irréguliers, mais troublants :

« Heureux qui meurt ici.
Ainsi que les oiseaux des champs
Son corps près des amis est mis
Dans l'herbe et dans les chants. »

Mme GASTON MERY.

C'est le moment des pèlerinages à Lourdes, l'ÉCHO DU MERVEILLEUX prépare un numéro qui traitera des évènements qui ont rapport à la célèbre Basilique, des pèlerins qui s'y rendent et des guérisons qui s'y accomplissent.

« LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS »

Le Merveilleux à Paris et dans les campagnes

Au temps jadis, la maladie et la mort prématurée étaient considérées, soit comme un sort divin, comme un décret providentiel inéluctable, soit comme la manifestation de forces mauvaises, personnelles ou impersonnelles, provenant de tentatives démoniaques, d'influences astrales pernicieuses, ou, le plus souvent, des conjurations accomplies par un ennemi. La guérison dépendait alors, non des soins ou de l'hygiène, mais de pratiques religieuses, vœux et offrandes, ou bien de procédés magiques destinés à combattre le maléfice, à lutter contre l'action néfaste du sortilège qui tourmentait le malade. Et la tradition de ces méthodes curatives s'est transmise de génération en génération et de nos jours constitue la recette des charmes et contre-charmes employés par les magiciens. Parmi ceux-ci, il en est qui sont parfaitement convaincus de leur pouvoir et de l'action puissante de leurs secrets singuliers. D'autres sont de vulgaires filous qui exploitent la superstition campagnarde et l'instinctive défiance du paysan pour le médecin régulier. Des uns comme des autres, les ordonnances sont vraiment pittoresques et valent qu'on en dise quelques mots :

Pour guérir par exemple la fièvre, ou les rhumatismes, les magiciens recommandent au malade d'étreindre un arbre à pleins bras en prononçant certaine oraison spéciale, adressée aux saints du pays et alors la transmission de la maladie à l'arbre se fait aussitôt. On peut aussi mettre de jeunes chiens sur le lit des patients. L'animal prend la souffrance et la repasse ensuite aux herbes dans les prés.

La guérison du zona est extrêmement singulière ; le guérisseur prend le malade sur son dos, fait neuf pas, s'arrête et dit : « Qu'est ce que je porte ? » — « Le zona », répond le malade. « Je le pose ! » Il met le malade par terre,

récite une incantation, reprend son fardeau, fait neuf autres pas et la cure est terminée.

Les magiciens pratiquent aussi l'imposition des mains ; ils se défendent des sorciers, dont ils contrarient les vénéfices, en mettant dans la serrure de leur porte une branche de fenouil, et un pot de joubarbe suspendu au plafond leur amène une nombreuse clientèle.

Ils enseignent qu'on se préserve des serpents en portant sur soi et en jetant devant le reptile qu'on peut rencontrer un morceau de papier trempé dans une dissolution d'alun et sur lequel vous avez écrit avec du sang de chevreau : « Arrête,belle, voilà un gage ! » Ce qui fait mourir le serpent sur-le-champ. Ils savent le moyen de se préserver des blessures par armes blanches en se nouant au poignet droit un ruban sur lequel on a écrit : *Buoni jacum*, et des blessures par armes à feu en prenant une pipe de terre neuve qu'on remplit de racine de mandragore en poudre et en soufflant dans le tuyau en marmonnant : ***Abla, Got, Bata, Bata Bleu***, ce qui fait rater l'arme ennemie.

***

Lorsque les sorciers ou les sorcières, ces tyrans redoutés de certaines campagnes, veulent envoûter un ennemi, ils emploient diverses méthodes dont les plus habituelles sont l'envoûtement au crapaud et l'envoûtement direct

Pour la première, on capture un crapaud avant le soleil levé ou aussitôt après son coucher ; on lui fourre un morceau de camphre dans la bouche à l'aide d'un clou qui a été ramassé dans un cimetière ; on le perce de ce clou, et, avec un fil de chanvre, on le pend dans la cheminée assez haut pour qu'il ne soit pas visible et on dit : « Je t'en veux X..., je veux que tu crèves, toi qui me fais du mal ! »

L'envoûtement direct qui rappelle de très près les envoûtements tant pratiqués au moyen âge est plus terrible encore selon les sorciers. L'envoûteur se procure un peu d'eau, touchée par celui qu'il veut mettre à mal, ou une mèche de ses cheveux, ou un morceau de son vêtement ; il met macérer cet objet dans un vase en terre brune n'ayant jamais servi et qu'il expose pendant trois nuits à la lumière de la lune montant vers son plein. Après quoi, il prend un œuf, en brise le gros bout, le vide et y place l'objet. Puis il bouche l'œuf avec de la cire qu'il cachette avec un un cachet en forme de croissant ; il enterre ensuite l'œuf dans une clairière déserte et trépigne la terre en pensant à son ennemi et en disant : « Va, va, va, crève comme un chien, et surtout souffre bien ! »

L'envoûté est averti de cette opération par une violente douleur au côté gauche et s'il veut éviter une mort prompte et affreuse, ou tout au moins une grave maladie, la ruine et tous les malheurs, il lui faut sans retard s'adresser à un magicien qui opérera une contre-chance. Pour cela, il prend un cœur de mouton frais et le perce de sept clous ou de sept épines noires, en prononçant dessus et à l'envers le nom de l'envoûteur, puis il le suspend dans la cheminée, à la crémaillère s'il y en une, en disant : « Allons, vite, retourne d'où tu viens ! » Et le charme, par un choc en retour, va frapper celui qui l'a lancé.

(*L'Eclair*) FRÉDÉRIC BOUTET.

LE MERVEILLEUX EN EGYPTE

LA VOYANTE DU CHEIK METWALI EL-ABED

Depuis quelques jours, une dame que j'étudie se lève la nuit, bien qu'endormie, comme si elle obéissait à une force invisible ; et, après s'être promenée dans sa chambre comme conduite par quelqu'un à qui elle obéit aveuglément. Elle accomplit des mouvements qui, dit-elle, lui sont commandés par une voix qu'elle seule entend et dont elle exécute les ordres.

Dans cet état de somnambulisme, la voyante devient d'une clairvoyance extraordinaire et répond indifféremment à toutes les questions.

Elle voit et décrit des personnes et des objets dont elle n'a jamais entendu parler. Elle donne des renseignements sur toutes choses.

Dans les premiers temps, son mari se montrait presque effrayé de la fréquence de ces scènes, mais il ne tarda pas à s'y habituer et elle lui parlait alors de leurs affaires personnelles, elle lui disait ce qu'il fallait faire et comment il devait agir pour réussir.

Ces scènes se produisirent dans la suite pendant le jour et il lui arrivait parfois de tomber en somnambulisme en se trouvant dans un cercle d'amis. Elle paraissait alors subir une influence qui la dominait tout entière. Elle se disait sous la possession d'un cheik (1) ou santon connu qui lui faisait réciter une prière musulmane. La voyante s'occupait ensuite des personnes présentes, répondait à leurs questions et leur dévoilait des faits intimes de leur existence.

Les personnes, et elles sont nombreuses, qui ont assisté à ces séances, soit qu'elles s'y fussent trouvées par hasard, soit qu'elles y aient assisté par curiosité, en attestent l'authenticité.

Quelquefois l'esprit du cheik s'en allait et il était remplacé, ce qui paraît surprenant, par des divinités de l'Olympe : Vénus, Minerve, Cérès, Pallas, puis Cléopâtre, Aphrodite, l'Amour ; chacun dans son rôle.

Elle faisait le simulacre des sacrifices païens, dansait devant les idoles ou des statues des dieux et déesses, leur portait des fleurs, brûlait des parfums avec une telle grâce et des poses et gestes si mesurés, que l'on aurait dit qu'elle était une professionnelle de ces scènes.

A quoi attribuer ce mélange de culte musulman et d'hiératisme païen ? Etant catholique elle aurait dû plutôt avoir des apparitions de saints et de saintes.

Lorsqu'elle se trouve en état de somnambulisme, elle souffre de maux de tête et prie son mari de lui passer les mains tantôt sur le front, tantôt sur le crâne ou les tempes. Cela paraît la soulager.

« Moi qui ne me suis jamais occupé d'hypnotisme, nous dit son mari, et qui n'y crois pas trop sur un simple appel,

(1) « Cheik Metwali El-Abed ».

je suis arrivé à la réveiller en lui passant plusieurs fois les mains sur le front et en lui soufflant sur le visage.

« Deux ou trois fois, toujours sur son ordre, je l'ai endormie en quelques minutes et elle répondait sans aucune hésitation à toutes les questions. Les faits dont elle parle se passent parfois dans les pays les plus éloignés et se rapportent à des choses absolument étrangères à son existence, elle paraît voir ces faits comme si elle s'y trouvait présente.

« Ces faits m'ayant paru plus qu'étranges, je vous en parle parce qu'ils peuvent intéresser ceux qui les comprennent ou s'en occupent.

Des médecins peut-être pourraient s'y intéresser et en déduire des explications scientifiques.

« Un de ses amis, docteur en médecine, à qui elle racontait ces phénomènes, lui dit que c'était, en effet, un cas peu ordinaire et que ce qu'elle voyait pendant son sommeil était absolument exact et qu'elle en devait tenir compte en recommandant aux personnes d'en prendre note. » C'est ce que je me propose de faire en une série.

Grand Hôtel,
Alexandrie.

Prof. Vidi,

Charmeurs et Charmeuses de serpents

Baroda, 19 janvier.

Je vois entrer dans le guest house plusieurs indigènes, coiffés de turbans et vêtus d'oripeaux. L'un d'eux s'approche en me faisant à chaque pas une révérence et en m'adressant avec volubilité un discours parfaitement incompréhensible. Sur ses bras, autour de son cou et de sa poitrine, s'enroulent des serpents de toutes tailles. Les uns sont minces et noirs, et, de leur fines têtes aux yeux glauques, s'échappe une langue fourchue, filament pourpre, qui apparaît et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Les autres somnolent indifférents et leur peau se nuance de vert et de jaune.

En souriant, l'étrange visiteur dépose presque à mes pieds un panier dans lequel grouillent plusieurs de ces reptiles connus sous le nom de cobra capello.

Après avoir détaché les serpents qui l'enveloppaient de leurs replis, l'homme se met à jouer sur une flûte une mélopée aux notes aiguës : étrange musique, lancinante et monotone à la fois. Dès les premières notes, les serpents sont sortis de leur torpeur ; lentement, ils déroulent leurs anneaux aux couleurs changeantes et dressent leurs têtes vertes piquées de l'étincelle verte et or de leurs yeux.

La cantilène du charmeur semble plaire à ces mélomanes rampants, qui s'échappent du panier et, dardant leur langue pointue s'approchent de leur maître pour mieux entendre cette musique bizarre. Quand la flûte se tait, les serpents retombent à terre, comme alourdis par une soudaine ivresse, leur regard devient atone, et progressivement ils s'abandonnent à leur somnolence coutumière.



COMBAT ENTRE UN COBRA ET UN MANGOU

Le cobra attaqué par le mangou
(Mon Tour du Monde.)

M. Barote me dit que ces charmeurs capturent les reptiles les plus dangereux à l'état sauvage.

« D'ailleurs, ajoute-t-il, nous pouvons ici même assister à une de ces chasses émouvantes. »

Il échange quelques mots avec l'indigène, et nous nous dirigeons vers le jardin.

Il n'est peut-être pas dans toute l'Inde un buisson qui ne cache des hôtes rampants. Même dans ce jardin, les *cobras*, les serpents minutes, sont nombreux. Le *cobra capello*, ou serpent à lunettes, est un des plus redoutables ; beaucoup plus petit, mais encore plus venimeux, est le *serpent minute*; il atteint rarement plus de 15 à 20 centimètres de longueur ; ce n'est qu'un ver de terre tacheté de jaune, mais son venin vous tue en quatre-vingts secondes ! Tout en écoutant ces explications, nous suivons des yeux l'indigène, qui, penché vers le sol siffle sans se lasser deux ou trois notes plaintives.

Un serpent ne tarde pas à répondre à l'appel. Nous le voyons glisser lentement entre les feuilles et s'allonger vers le charmeur : c'est un véritable drame qui se déroule à nos yeux, car, nous dit M. Barote, le *cobra* peut profiter du moindre faux mouvement, de la moindre inattention du charmeur pour le mordre, et la morsure c'est la mort.

L'indigène retient sa respiration ; le reptile est là, près de lui, les yeux phosphorescents. Une seconde d'angoisse et brusquement, le chasseur l'a saisi ; dans une étreinte

foudroyante, sa main s'abat autour du cou de l'animal. A moitié étranglé, le cobra montre ses dents aiguës. Aussi calme que le dentiste qui extirpe une molaire, le charmeur enlève les crocs à l'aide d'un simple morceau de bois taillé en forme de pointe. Il arrache les glandes qui contiennent le poison, puis il présente au cobra un morceau d'étoffe que l'animal se met à mordre furieusement essuyant ainsi les dernières gouttes du venin huileux et verdâtre qui s'échappe des plaies.

à la fin de ce duel, ils sont dans un pitoyable état. Le plus souvent, la victoire revient au *mangou* et le cobra expire, tandis que de ses dents aiguës s'échappe vainement son venin mortel.

Les illusionnistes hindous sont des virtuoses. Un des tours qui m'ont le plus étonné est celui de la « végétation spontanée. »

Le costume primitif dans lequel se montre l'opérateur le met dans l'impossibilité de rien cacher dans ses vête-



MAGICIENS ET REPTILES (Mon Tour du monde).

Après cette opération, le cobra est aussi inoffensif qu'une couleuvre, mais il ne laisse pas d'avoir un aspect terrifiant lorsque, dans sa colère, il se dresse le cou gonflé et les yeux entourés d'un cercle assez semblable à un lorgnon et auquel il doit son surnom de « serpent à lunettes ».

Les charmeurs jouent constamment leur vie, mais telle est leur adresse que les accidents sont d'une extrême rareté.

Le spectacle n'est pas terminé ; nous assistons au combat d'un *cobra* contre un *mangou*, animal de l'espèce des fourmilliers, ressemblant à un énorme rat poilu. Ce mangou qui, par un exceptionnel privilège, ne craint pas les morsures les plus venimeuses, est un irréductible ennemi des serpents. Le mangou saisit le cobra à la tête et ne lâche plus prise; le serpent s'enroule autour de son adversaire et le mord furieusement. Les animaux luttent avec rage, et

ments. De plus, il exécute son tour au milieu des spectateurs. Il pourrait s'écrier, avec une sincérité qui manque à nos émules de Robert Houdin : « Et surtout, remarquez, mesdames et messieurs, que je n'ai rien dans mes manches, et qu'il n'y a ici ni glaces, ni armoires à double fond ! »

Ayant placé un noyau de mangue dans un minuscule tas de sable, il prend sa baguette magique et couvre la terre de signes cabalistiques. O prodige! voici que, dans ce petit monticule de sable, le noyau en germination grandit peu à peu et se transforme en un véritable arbuste d'un pied de haut.

Ce tour, il faut l'avouer, est exécuté avec une réelle habileté ; impossible d'en découvrir le secret ; et, en recevant notre obole, l'hindou garde son sourire mystérieux.

Le soir, Baroda prend un air de fête ; des palais à la plus humble demeure, tout s'illumine; des torches fumeuses jettent dans les ruelles étroites une lueur d'incendie, et ces clartés diverses donnent à cette ville d'Orient un caractère fantastique.

tiente ; les indigènes se rappellent qu'à tel jour, il y a de nombreux siècles, le dieu *Krichna*, émule de saint Georges, tua le grand serpent qui désolait le pays.

Près de trois cents *sapreallahs* ou charmeurs sont là, installés devant des corbeilles contenant chacune une ving-



LA FÊTE DIABOLIQUE DES SERPENTS DANS L'INDE. (Mon Tour du monde.)

taine de cobras. Des servants apportent avec une religieuse gravité du lait de buffle dont les reptiles sont très friands, tandis que des processions s'avancent à travers la ville dans la lueur rougeâtre des torches, au son des tamtams et des trompes de cuivre.

C'est aujourd'hui la *Naga Pantchami* ou fête des serpents, une des cérémonies les plus caractéristiques auxquelles on puisse assister aux Indes.

Des milliers de curieux ont envahi la ville et s'empressent vers la place qui va être le théâtre de la réjouissance populaire. Mille cris joyeux s'élèvent de cette foule impa-

Comtesse du Bourg de Bozas.
(Mon Tour du monde).

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *L'historien de Notre-Dame de Lourdes.*

Les grands pèlerinages à Lourdes vont commencer, comme chaque année, dans la seconde quinzaine d'août. A côté des trains, si émouvants et si souvent décrits, des grands malades, il y aura les pèlerins plus ingambes, comme, par exemple, ce curieux pèlerinage composé de jeunes gens des écoles et des patronages, qui partiront à bicyclette de Notre-Dame-des-Victoires, gagneront Lourdes sans faire de vitesse, à raison de 15 kilomètres à l'heure au maximum, et, après un triduum dans la ville de Notre-Dame, reviendront à Paris par la voie ferrée.

L'*Echo du Merveilleux*, qui compte consacrer à Lourdes la plus grande partie de son numéro du 15 août, me demande de parler dans celui-ci d'Henri Lasserre, l'historien des Apparitions. Il y a précisément dix ans, aujourd'hui 25 juillet où j'écris ces lignes, que l'on célébrait ses funérailles dans la petite église du Coux en Périgord, au milieu d'une assistance sincèrement émue. Car le grand écrivain et le chrétien héroïque que fut Lasserre était aussi un homme de charme extrême et de parfaite bonté. Sa générosité était pour ainsi dire sans mesure : il donnait aussi bien que son argent son temps, ses conseils, sa fatigue, sa sympathie de vrai croyant, paternel pour tous. Aussi tous les yeux étaient-ils mouillés de larmes autour de son catafalque, sur lequel se tenait une statue : la blanche Vierge des Apparitions, descendue, semblait-il, pour accueillir son historien au seuil de la tombe.

***

Le miracle qui décida de la destinée d'Henri Lasserre est bien connu. Mais ce n'était pas sa première rencontre avec le miracle.

Les Lasserre de Monzie sont une vieille famille d'origine bourguignonne, installée depuis le XVe siècle en Périgord et qui porte pour armes : d'azur, au globe d'or, surmonté d'une croix du même, avec cette noble et chrétienne devise : *Comes justitiæ*. Le père de l'écrivain était un héros. Chirurgien de marine, au soir de Trafalgar, il refuse de quitter son vaisseau, le *Berwick*, d'où s'étaient éloignés les matelots, pour ne pas abandonner ses malades. Un vaisseau anglais, dont le chirurgien venait d'être tué par un boulet, envoie une embarcation offrir la vie au médecin français. « Sauvez d'abord mes blessés », répond le docteur Lasserre. Il fallut trois voyages de l'embarcation, au milieu d'une houle terrible et des jurons des marins anglais, subjugués pourtant d'admiration. Le docteur, resté le dernier, dut se jeter à la mer pour aller au devant de la chaloupe, car le *Berwick* coulait sous ses pieds. Un récit de ce beau trait de courage a été publié en anglais sous le titre *A hero of Trafalgar*.

Retiré dans son petit château natal des Bretoux, le docteur Lasserre de Monzie employa pendant trente ans tout son savoir et tout son dévouement au service des pauvres. Jamais il n'accepta d'honoraires de personne, même des riches, estimant que la médecine n'est pas un métier, mais un apostolat. Cette manière de pratiquer l'art d'Hippocrate n'était pas commune déjà au commencement du XIXe siècle ; elle a tout à fait disparu.

Le fils de ce grand chrétien fut excellent chrétien lui-même dès la jeunesse. Etudiant en droit à Paris, Lasserre avait déjà reçu le beau surnom du « Lasserre le catholique ». Il était membre de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul et presque toute sa pension d'étudiant se fondait en charités.

Parmi les malades qu'il visitait était une pauvre vieille femme infirme, la mère Vassal. Profondément croyante, cette bonne vieille était persuadée qu'elle guérirait par la vertu d'une neuvaine à sainte Geneviève. Elle avait mis Lasserre dans sa confidence. La neuvaine commença : chaque matin, l'étudiant accompagnait la pauvresse à l'église Sainte-Geneviève et il assistait à la messe pendant que la mère Vassal priait avec ferveur devant le tombeau de la sainte. A la neuvième messe, le bras paralysé de la vieille femme reprit vie subitement, au moment de la consécration. Un cri perçant fit tressaillir Lasserre. Il mêla ses larmes à celles de Mme Vassal, et quand la pauvre femme eut versé de grand cœur le prix des messes, économisé sou à sou, le jeune homme les lui remboursa, ayant voulu lui laisser jusqu'à la fin le mérite de son sacrifice.

Plus tard, il organisa, avec del Sarte, un concert au profit de la mère Vassal, concert dont le produit permit de lui monter une petite boutique de fruiterie. Elle mourut peu d'années après.

— Que voulez-vous que je fasse pour vous là-haut? demanda-t-elle à son bienfaiteur:

— Demandez la conversion d'un vieillard qui m'est cher.

— Je vous le promets.

La mère Vassal rendit le dernier soupir un samedi, à cinq heures du soir. Le même jour, à six heures, à cent cinquante lieues de Paris, en Périgord, un vieillard que Lasserre aimait tendrement, faisait demander le curé de sa paroisse.

Ses parents étaient fort surpris, car il ne pratiquait pas, et sa santé était parfaite.

— Je veux voir le curé, répétait-il. Quelque chose me parle là que je n'ai jamais entendu.

Le prêtre accourut ; le pénitent se confessa dans les sentiments du plus profond repentir (1).

***

On ne connaît guère, aujourd'hui, de Lasserre, que ses ouvrages sur Lourdes, traduits dans toutes les langues (en slovène, en maltais, en syriaque, en chinois, en tamoul, en bengali... etc!) mais le Lasserre d'avant le miracle, le Lasserre du *Contemporain*, de l'*Esprit et la Chair*, des *Serpents*, études d'histoire naturelle et de politique, et des cinglantes répliques à Renan, est presque ignoré.

« — C'était le plus brillant remueur d'idées », dit Drumont, qui, jeune homme, l'écoutait causer et tenir le dé, dans son petit appartement de la rue de Seine, avec des hommes tels que Barbey d'Aurevilly, Arthur de Boissieu, dont la *Gazette de France* publiait les étincelantes *Lettres d'un passant ;* Raymond Brucker, Théophile Sylvestre. « Lasserre était plus homme de conversation, plus naturel, plus spontané, plus improvisateur que Barbey d'Aurevilly, qui préparait toujours un peu ses effets et qui boudait lorsqu'on ne lui accordait pas un peu de silence au moment où il lançait les fusées de son feu d'artifice. En bon méridional, Lasserre, lui, parlait au milieu du bruit ; il avait, avec des aperçus d'un ordre tout à fait supérieur, l'esprit des mots parisiens, le secret de ces phrases qui font clic-clac, et qui, dans une antithèse, dans un choc de syllabes, dégagent une lueur soudaine, sont parfois un portrait, une définition ».

Ce fut en juillet 1862 que sa vue, jusqu'alors excellente, s'affaiblit peu à peu et bientôt lui refusa tout service. La lecture même des gros caractères des affiches lui causait une douleur insupportable. Nul remède, nul régime n'y fit rien, et les plus célèbres spécialistes durent se déclarer impuissants à combattre la cécité qui s'abattait sur Lasserre.

Il a raconté en des pages inoubliables les angoisses de cette épreuve, et la surprise qu'il éprouva lorsque son ami, le protestant Charles de Freycinet, futur ministre, lui écrivait un jour :

« Mon cher ami, tes quelques lignes (dictées) m'ont fait plaisir ; mais, ainsi que je te l'ai déjà dit, il me tarde d'en avoir ton écriture. Ces jours derniers, et revenant de Cauterets, je suis passé à Lourdes (près de Tarbes) ; j'y ai visité la célèbre grotte, et j'ai appris des choses si merveilleuses en fait de guérisons produites par ses eaux, principalement pour les maladies d'yeux, que je t'engage très sérieusement à en essayer. Si j'étais catholique, croyant comme toi, et si j'étais malade, je n'hésiterais pas à courir cette chance. S'il est vrai que des malades ont été subitement guéris, tu peux espérer d'en grossir le nombre ; et si cela n'est pas vrai, qu'est-ce que tu risques à en essayer? J'ajoute que j'ai un peu un intérêt personnel à cette expérience. Si elle réussissait, quel fait important à enregistrer pour moi ! Je serais en présence d'un fait miraculeux, ou tout ou moins d'un événement (surnaturel) dont le témoin principal serait hors de toute suspicion. »

M. de Freycinet ajoutait en post-scriptum qu'il n'était pas nécessaire d'aller à Lourdes même pour prendre de cette eau et qu'on pouvait s'en faire envoyer.

« Cette lettre de mon ami, dit Lasserre, était faite pour m'étonner. C'est un esprit net, positif, mathématique, très élévé par sa nature, mais en même temps très peu porté aux illusions de l'enthousiasme ; avec cela protestant... Un conseil comme celui qu'il me donnait très sérieusement et avec une vive insistance, un tel conseil venant de lui me jeta dans la stupéfaction. Je résolus pourtant de ne pas le suivre... »

Ce n'était pas incrédulité, non ; il eut même la certitude soudaine qu'il serait guéri par l'eau miraculeuse. Mais la responsabilité d'une grâce si grande l'épouvantait. Etre miraculé, c'est admirable ; mais il faut dès lors vivre en saint. M. de Freycinet et sa femme (également protestante) durent insister longtemps avant que leur catholique ami se décidât à demander l'eau de Lourdes.

Il la demanda, il la reçut, et avant même de s'être suffisamment préparé par les sacrements, dans un élan de foi qui emportait tout, après une ardente prière, Lasserre ouvrit le flaçon venu de Lourdes :

«... J'enlevai le bouchon, je versai l'eau dans une tasse et je pris dans ma commode une serviette. Ces vulgaires préparatifs, que j'accomplissais avec un soin minutieux, étaient empreints, je m'en souviens encore, d'une secrète solennité qui me frappait moi-même, tandis que j'allais et venais ainsi dans ma chambre. Dans cette chambre, je n'étais pas seul : il était manifeste qu'il y avait Dieu, et la sainte Vierge que j'invoquais y était aussi sans doute.

« La foi, une foi ardente, était descendue en moi et embrasait mon cœur. Quand tout fut achevé, je m'agenouillai de nouveau.

« — O sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi et guérissez-moi de mon aveuglement physique et moral !

« Et, en prononçant ces paroles, le cœur plein de

(1) *Henri Lasserre*, par Etienne Laubarède (Savaète).

confiance, je me frottai successivement les deux yeux et le front avec ma serviette trempée dans l'eau de Lourdes. Ce geste que je décris ne dura pas trente secondes.

« Qu'on juge de mon saisissement, je dirai presque de mon épouvante ! A peine avais-je touché de cette eau miraculeuse mes yeux et mon front que je me sentis guéri tout à coup, brusquement, sans transition, avec une soudaineté que, dans mon langage imparfait, je ne puis comparer qu'à celle de la foudre...

« Etrange contradiction de la nature humaine ! Tout à l'heure j'en croyais ma foi, qui me promettait ma guérison ; et maintenant, je n'en pouvais croire mes yeux qui m'assuraient que cette guérison était complète... Non, je n'en croyais point mes propres sens, tellement que je commis la faute de Moïse et frappai deux fois le rocher. Je continuai de prier et de mouiller mes yeux et mon front, n'osant point vérifier ma guérison. Au bout de dix minutes, pourtant, toutes les énergies vitales revenues dans ma vue ne pouvaient plus me laisser un doute :

« — Je suis guéri ! m'écriai-je.

« Et je courus vers ma bibliothèque pour atteindre un livre quelconque et lire... Je m'arrêtai.

« — Non ! non ! ce n'est pas un livre quelconque que je dois prendre en ce moment.

« J'allai chercher sur ma cheminée la notice relative aux apparitions de Notre-Dame de Lourdes, qui avait été jointe à l'envoi de l'eau. Certes, ce n'était que justice.

« Je lus cent quatre pages sans m'interrompre et sans éprouver la moindre fatigue. Vingt minutes auparavant, je n'aurais pas pu lire trois lignes. »

***

Quand Lasserre alla remercier la Vierge à la grotte, le curé de Lourdes, le célèbre abbé Peyramale, lui dit : — La Vierge s'est choisie en vous un historien.

Ce ne fut pourtant que quatre ans après et sur l'injonction impérieuse d'un Juif converti et miraculé, le P. Ratisbonne, que Lasserre entreprit l'enquête minutieuse d'où devait sortir son admirable ouvrage. Que pourrait-on dire qui n'ait été dit sur ce livre dont plus de six cent mille exemplaires ont été vendus en France seulement ? Une remarque littéraire est intéressante : il n'y a rien de l'ancien Lasserre dans ces pages écrites, sans doute, par ordre du ciel. Barbey d'Aurevilly le nota : « Dans cette Histoire de *Notre-Dame de Lourdes*, on ne retrouve pas un atôme, pas un brin de la plume de l'auteur des *Serpents*. Il y a là un écrivain d'un autre ordre, d'une autre manière, d'une autre couleur, d'une autre nature, et la chose est si forte que pour moi elle va jusqu'au phénomène. »

« ...Quelle joie ce doit être, au soir de la vie — a écrit Drumont (1), — de se dire qu'on a été l'ouvrier d'une œuvre pareille ! Songez-y un peu ! quelle faveur de la Destinée d'avoir écrit un livre qui a consolé des millions de créatures humaines, qui a été traduit en vingt-deux langues... qui, en attirant les multitudes vers Lourdes, a eu la puissance de faire surgir une ville nouvelle, une basilique, des édifices sans nombre dans un endroit obscur, dont le monde, jadis, ignorait l'existence.

« A l'heure où je vous parle, il y a un malade, un être triste cloué sur un lit de douleurs, qui lit *Notre-Dame de Lourdes* et dont l'âme assombrie est comme illuminée par le récit de la divine apparition. On le lit, le doux livre, dans les réfectoires de couvent qu'il parfume de sa poésie, à des vieillards infirmes, à des orphelins abandonnés de tout ici-bas et qui, le soir, en s'endormant, verront, dans les paysages enchantés que l'écrivain excelle à peindre, la Dame de toutes les miséricordes, l'amie des bergères et des pauvres, leur sourire et leur montrer le ciel.

« C'est beau d'avoir écrit ce livre universel, ce livre tiré à plus d'exemplaires que les œuvres les plus vantées et les plus bruyantes de ce siècle, et de n'être ni comte romain, ni député, ni chevalier de la Légion d'honneur, ni académicien ».

Lasserre ne fut, en effet, ni académicien, quoi qu'on l'ait sollicité de se présenter en lui assurant le succès, ni député, bien qu'il ait adressé à l'Assemblée nationale un remarquable mémoire sur l'organisation du suffrage universel. Il continua son œuvre d'historien et de poète de la Grotte ; il publia le *Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes*, *Bernadette*, les *Episodes miraculeux*, le *Curé de Lourdes*, cette traduction nouvelle des *Evangiles*, œuvre de conscience admirable, qui ne parut qu'avec un double imprimatur de l'archevêché de Paris, que presque tous les évêques de France approuvèrent, et qui fut frappée par l'Index romain, sans que l'on ait jamais bien su la raison de cette sévérité. Il manquait à la noble figure de Lasserre ce je ne sais quoi d'inachevé que donne le malheur.

« Gardons-nous cependant de murmurer, mes frères, — a dit M. le vicaire, général Bruzat, dans l'Oraison funèbre de l'écrivain, — contre le coup imprévu que ce grand catholique croyait avoir tout fait pour ne mériter pas, et sachons plutôt y voir le miséricordieux accomplissement sur lui des desseins de la Pro-

(1) *La Dernière Bataille.*

vidence... Il n'est pas défendu de regretter que soient tombées en désuétude certaines prescriptions édictées par Benoît XIV en faveur des auteurs catholiques de marque qu'il semblerait juste et sage de traiter, au moins dans la forme, avec quelques égards et de ne pas jeter pêle-mêle dans la fosse commune avec les pires ennemis de la religion et des mœurs. Mais pour oser raisonner contre Dieu, qu'est-ce que nous sommes et qu'est-ce que nous savons du grand mystère ? »

Lasserre se résigna en fils soumis au coup si imprévu qui le frappait et qui anéantissait un travail de quinze années, salué par un immense succès. Il fit mettre à la cave la magnifique édition illustrée que venait de préparer Palmé.

La fin de sa vie, volontairement retirée dans sa campagne périgourdine, entre une épouse admirable, une fille digne de sa mère, les petits-enfants qu'il chérissait et ses bons paysans, fut d'un patriarche et d'un sage chrétien. Il eut la joie, par un don magnifique (cent mille francs), de faire reprendre les travaux de la nouvelle église de Lourdes, sous les voûtes inachevées de laquelle Mgr Peyramale était resté écrasé et dormait son dernier sommeil.

L'historien de Notre-Dame-de-Lourdes n'avait que soixante-douze ans lorsque la mort le frappa, pieusement préparé à la recevoir, sa robuste constitution semblait promettre un plus long âge. De haute taille, la figure irrégulière et tourmentée mais si expressive, un large front dénudé entouré de cheveux blancs, une grosse moustache en herse, Henri Lasserre avait l'air d'un colonel de cavalerie en civil. Mais ce qui frappait surtout en lui c'était la vivacité, l'éclat de ses yeux miraculés.

George Malet.



BARODA : CHARMEURS DE SERPENTS (Mon Tour du Monde)

UN MONUMENT AU Dr MAUCHAMP et la Sorcellerie au Maroc

M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, a promis à M. Richard, maire de Chalon-sur-Saône, sénateur de Saône-et-Loire, de venir présider, le 21 août prochain, l'inauguration du monument élevé, à Chalon, au docteur Mauchamp, assassiné en 1907 à Marrakech (Maroc).

Quel hommage mieux mérité pour un jeune héros qui a rendu à sa patrie, partout où il a passé, les plus signalés services, et cela avec une simplicité. un naturel et une intelligence incomparables.

L'*Echo du Merveilleux*, qui avait déjà publié des pages signées par le docteur Mauchamp, donnera bientôt des extraits d'un travail de lui sur la *Sorcellerie au Maroc* et qui est des plus instructifs et des plus

captivants. Notre éminent collaborateur Jules Bois avait rencontré à Jérusalem, vers 1901, le docteur Mauchamp. Ils avaient commencé dans la ville sainte une amitié qui devait croître toujours plus, malgré l'éloignement. En effet, tandis que Jules Bois partait pour Ceylan et les Himalayas où il devait écrire ses prestigieuses *Visions de l'Inde*, le docteur Mauchamp se rendait au Maroc, appelé par une mission.

M. et Mme P. Mauchamp, les dignes parents du jeune héros, en souvenir de cette affection, de cette estime réciproque qui liaient leur fils avec Jules Bois, lui ont promis de réserver pour l'*Echo du Merveilleux* les pages les plus typiques de cette étude sur la *Sorcellerie au Maroc* qui sera pour nos lecteurs du plus haut intérêt.



COMBAT ENTRE UN COBRA ET UN MANGOU : LA VICTOIRE DU MANGOU (Mon Tour du Monde).

LE DALAI-LAMA A PÉKIN

Le Dalaï-Lama, le grand chef spirituel des Bouddhistes, se trouve actuellement à Pékin.

Son haut caractère de sainteté ne lui permet pas de passer sous la porte d'une ville, ce qui interposerait un obstacle entre le ciel et lui.

Lorsqu'il entra à Pékin, on songea, un moment, à peindre sur toile un ciel imaginaire et à le suspendre au-dessus de la porte par où il devait pénétrer. Mais pareil subterfuge parut contraire à la dignité du personnage. On construisit alors un plan incliné, et le Dalaï-Lama passa par dessus les murailles de la ville.

Le dernier Dalaï-Lama Tobtan gyats'o, qui a subi de la part des Chinois les avanies que nous avons racontées dans un précédent numéro, est ainsi décrit par l'honorable W. W. Rockhill : .

C'est un homme d'une intelligence et d'une habileté incontestables, de compréhension rapide et de force de caractère. Il a l'esprit large, résultat possible de ses expériences diverses durant les dernières années, et il a une grande dignité naturelle. Il semblait profondément pénétré des grandes responsabilités de son ministère comme pontife suprême de sa foi, plus peut-être que par celles résultant de ses devoirs temporels. Il a le tempérament vif et impulsif, mais gai et aimable. En tout temps, je l'ai trouvé un hôte attentif, un causeur agréable et extrêmement courtois. Il parle rapidement et doucement, mais très bas.

Il est petit de taille, probablement cinq pieds six ou sept pouces environ, et d'apparence frêle. Son teint est plutôt plus foncé que celui des Chinois, et d'un brun plus rosé ; son visage, qui n'est pas très large, est marqué de la petite vérole, mais pas profondément. Il s'éclaire d'une manière plaisante lorsqu'il sourit et montre ses dents qui sont saines et blanches. Au repos, sa figure est impassible et plutôt hautaine et distante.

Son nez est petit et légèrement aquilin, ses oreilles sont larges mais bien attachées. Ses yeux sont brun foncé et plutôt grands avec une obliquité considérable et ses sourcils fournis et relevés vers les tempes d'une façon très marquée, lui donnent une expression très narquoise, qui est accentuée par sa moustache et la petite *mouche* sous sa lèvre inférieure. Ses mains sont petites et bien formées ; sur son poignet gauche il porte habituellement un rosaire de grains « de bois de santal rouge », avec des jetons d'argent. Quand il marche, il se meut rapidement, mais ne se tient pas droit, résultat de sa vie passée en partie assis les jambes croisées sur des coussins. Sa robe habituelle es du même rouge foncé que celle portée par tous les lamas, avec un gilet de brocart d'or, et un carré de la même étoffe couvrant son *ch'ablu*, et tombant au-dessous de la taille devant. »

Le plus grand mystère historique

IMPOSTEUR OU FILS DE ROI ??

La commission sénatoriale des pétitions a entendu M. Foulon de Vaulx, qui a déposé devant elle, en faveur des descendants de Naundorff, lesquels prétendent, comme on sait, que leur grand-père n'était autre que Louis XVII, sauvé de la prison du Temple.

Contrairement à M. Ernest Daudet, qui avait soutenu devant la commission que Louis XVII était mort en prison, M. Foulon de Vaulx a lu un grand nombre de documents pour soutenir la thèse de la survivance, et il a réussi, paraît-il, à fortement impressionner les commissaires.

Ceux-ci poursuivent leur enquête avant de formuler leurs conclusions.

Notre éminent collaborateur Jules Bois sera appelé à déposer à son tour.

La question Naundorff, qui n'a jamais cessé d'être passionnément controversée par des historiens, — on formerait une bibliothèque avec les livres et les brochures qui traitent de cet obscur problème, — vient de quitter la région mouvante des thèses pour entrer dans le domaine des enquêtes précises. Une commission sénatoriale est en train d'examiner si ceux qu'on appelle dans leur entourage les princes de Bourbon sont bien les descendants de Louis XVII. En attendant que nous soyons fixés sur ce point de leur histoire, qui serait aussi la nôtre, arrêtons-nous un instant devant le roi Jean III et Monsieur son frère.

Le « roi » est de taille moyenne, plutôt petite. Une tr ie impeccable sépare ses cheveux noirs, lisses et brillants. Les yeux, d'un gris verdâtre, ont une pupille très dilatée et très noire, le nez saillant et aquilin domine de haut une moustache noire martialement retroussée. Jean III parle lentement, avec simplicité et bonhomie. Il rit volontiers. Il a l'accent d'un Belge qui aurait habité longtemps le Midi. Son frère cadet est plus grand et plus épais. Blond, « tirant sur le chauve », il est avantagé d'un nez ouvertement bourbonien et d'une moustache très fine. Le cou semble grêle pour la tête forte. Tandis que le roi exerce un métier roturier, Monsieur a des loisirs et un grand chambellan. Jean III s'occupe d'affaires positives : quand nous l'avons rencontré, il était directeur d'une société de forage et de sondage. Monseigneur ne dédaigne pas de donner audience à sa muse, qui l'inspire heureusement, ainsi qu'en témoigne une pièce de vers intitulée *la Bête à Bon Dieu*, dont voici un passage :

> Regarde donc, ami, dans la rose couronne,
> Ce joli point tout rond d'une ardente couleur.
> Il bouge, il vit. Mon Dieu ! c'est une bestiole,
> Qui de sa griffe va déchirer le pistil.

Ces « enfants de France » ont eu une existence assez mouvementée. L'incertitude de leur naissance ou plutôt de leur lignage a toujours gêné et compliqué leur vie. Fils d'un prince né en Prusse, — le troisième fils de Louis XVII-Naundorff, — ils viennent au monde en Hollande, à Maestricht, et ne parlent d'abord que le hollandais. Leur tante, « la princesse Amélie », qui avait épousé M. de Laprade, les reçoit aux environs de Poitiers, leur apprend le français et les met à Lourdes chez les frères de l'Instruction chrétienne sous le nom de Libois. De là, ils vont dans un séminaire du diocèse de Bourges. L'évêque, ayant appris qui étaient ces élèves, les fit renvoyer. Ils passent dans un autre séminaire de la Mayenne, reviennent chez leur tante la princesse Amélie, entrent dans une pension libre de Blois, où le roi prépare son bachot. Il échoue à son examen à cause de son insuffisance en allemand. Il pense un moment à se présenter à Saint-Cyr, mais on lui répond qu'il est Hollandais. En Hollande, où il veut prendre du service dans l'armée, on lui répond qu'il est Français. Le plus jeune frère, le prince Louis, a servi dans la légion étrangère. Nous comprenons que ces princes demandent qu'on tranche enfin la question de leur état civil et de leur nationalité.

Nous n'oublions pas quel intérêt nos abonnés de toutes opinions politiques portent à la question Naundorff. Nous profiterons de l'actualité et de la session de la commission sénatoriale pour apporter notre contribution personnelle au débat. Nous rappellerons que Naundorff fut un des fondateurs du « spiritualisme » moderne et nous publierons prochainement une étude de M. Jules Bois apportant des documents inédits.

LE GLANEUR.

Avis à nos Lecteurs

L'abondance des matieres et la tristesse de l'anniversaire de la mort de Gaston Mery nous obligent à renvoyer à notre prochain numéro la suite de notre « Enquête sur le Merveilleux et la Métapsychique » (une réponse de Paul Adam nous est particulièrement précieuse), la suite de la Sorcellerie a Madagascar et plusieurs autres articles qui pour être differés n'en seront pas moins goûtés bientôt par notre public.

Nous profitons de la circonstance pour présenter à nos abonnés et à nos acheteurs nos vifs regrets pour le léger retard subi par notre dernier numéro. Des transformations considérables dont nos lecteurs seront certainement satisfaits en sontles causes.

Avis aux Actionnaires. — L'assemblée générale de la Société de l'*Echo du Merveilleux*, qui s'est tenue le samedi 16 juillet au siège social, 19, rue Monsieur-le-Prince, a décidé d'accorder pour cette année un dividende de 4 fr. 25 à chaque coupon d'action de la Société de l'*Echo du Merveilleux*. Une note qui passera dans le prochain numéro indiquera à partir de quelle date le coupon n° 6 pourra être présenté à l'encaissement.

LA PHILOSOPHIE OFFICIELLE ET L'INTUITION

Nous extrayons de la préface de l'*Humanité Divine*, le volume de vers de M. Jules Bois, qui est l'événement littéraire de l'année, ces pages tout à fait consolantes pour les idéalistes qui témoignent que la philosophie de nos jours a dû, grâce aux efforts des ouvriers de la première heure, rendre enfin hommage à l'intuition.

Une salutaire crise, qui a épuré, spiritualisé notre psychologie et notre philosophie, nous permet de croire que nos élans lyriques, d'accord avec les orientations de la pensée, ne se perdront pas dans un rapide oubli. Nous sommes en harmonie avec l'esprit du temps.

Les intelligences et les volontés furent longtemps gouvernées par le scientisme matérialiste ou le scepticisme dilettante. Un grand découragement avait été la conséquence de ces deux doctrines, un abaissement des caractères et un affaiblissement de l'idéal. Le Dieu intime s'était voilé, puisqu'on refusait de le reconnaître. Dès cette douloureuse époque, nous fûmes quelques-uns à lutter pour défendre les prérogatives de l'âme, malgré l'enseignement officiel et officieux Les études concernant la subconscience et les faits mystérieux dont elle est le théâtre, — depuis 1890 nous n'avons cessé d'y apporter notre modeste, mais ardente contribution (1), — ont préparé l'éclosion d'une philosophie plus aérée et d'une psychologie plus perspicace. Et maintenant commence à triompher notre plus cher idéal. M. Alfred Croiset n'a t-il pas, en Sorbonne, récemment fait allusion à « des courants nouveaux dans le monde de la pensée » ? M. Emile Boutroux et M. Bergson ont rendu une part de leur valeur méconnue à l'intuition, aux pressentiments et aux forces divinatoires, cachées sous les voiles de l'âme profonde. Une ère nouvelle, que nous saluons avec d'autant plus de joie que nous l'avons appelée par nos travaux et nos espoirs, est déjà inaugurée. Qu'est-ce que ces facultés que le rationalisme étouffait ou dédaignait, sinon l'inspiration et le courage, la poésie et l'action? La France qui pense et qui veut n'est plus ligotée par les mauvais enchanteurs d'autrefois qui tarissaient, en la décriant, la sève du génie et de la victoire; car la même énergie sert à cette double fin.

S'il existe encore un mysticisme s'opposant à la nature et à la vie, le sentiment qui pénètre ce livre, loin de contrarier les élans, les active, feu interne par lequel l'âme devient le véritable buisson ardent. Notre mysticisme à nous fait partie de la vie, c'est même la vie à sa source et dans sa pureté neigeuse et brûlante, — volcan sous un glacier.

Secouée par des émotions profondes, l'humanité sent bien qu'elle sort d'elle-même ; ou plutôt que d'elle-même sort le divin. L'extase et le transport sont des mots et des mouvements que nous ne pouvons reléguer aux manuels des églises ou dans l'ombre pieuse des cloîtres ; ils appartiennent à la langue et aux rites de cette religion universelle, dont le culte illumine et entraîne tous les cœurs dans les moments suprêmes de la vie.

Que nous puissions désormais être appelés des platoniciens d'hier ou des pragmatistes de demain, peu importe ? sous des noms différents, des doctrines similaires à de longs intervalles de temps se manifestent. William James est le fils spirituel d'Emerson, qui à son tour puisa dans la sagesse orientale. En tout cas, pas plus que moi, tu ne doutes de l'identité entre la force qui nous inspire et la force qui nous pousse à combattre. Le même dieu intérieur qui dicte aux Homérides leur poème, gonfle de fureur le cœur d'Achille et rend subtil Odysseus. L'humanité divine n'a-t-elle pas réuni, — en le jeune Sophocle combattant à Salamine ou en Byron allant mourir à Missolonghi, — le poète et le héros ?

Celui qui a été touché, même indigne, par la flamme qu'alluma Prométheus, ne peut plus se contenter des tâches égoïstes. Il se donne en activité et en lumière. Il est devenu une torche que le pied même de la mort n'éteindra pas.

Tu le sais mieux que tout autre, telles strophes, écrites çà et là, parmi les chemins de la terre ou de la mer, avec une inquiète ardeur, je ne les aurais jamais ajoutées à ce livre, elles dispersées par le roulis au fumoir des paquebots, ou bien ébauchées sur les tables de ces palais modernes qui ne sont que des palaces, si elles n'avaient le mérite d'être des hymnes de reconnaissance, de célébrer la minute où la personnalité éphémère, terrassée par les circonstances, se relève, appuyée à une main secourable qui est sentie sans être vue... Ces poèmes qui appartiennent au maître qui me les a inspirés, — il me connaît et je ne le connais pas et j'ai été son disciple, trop distrait, — puisque tu m'as fait croire qu'ils t'avaient plu et qu'ils avaient parfois rendu plus sereines les âmes troublées, je les laisserai donc maintenant sous leur robe nouvelle, porter un sourire et un aveu fraternels à des amis ignorés qui, comme nous, ont souffert et ont, malgré tout, repris courage !

Aider et servir par le geste ou par le chant, quel que soit son talent, quelle que soit sa force, telle est la mission des « Prométhéens » ; tel est aussi le devoir de leurs plus humbles disciples. Ceux même d'entre eux à qui ne sourira pas la fortune, ne seront pas pour cela des vaincus. D'autres réaliseront le rêve ébauché. Une immense foi doit habiter en nous, mon ami. Que non seulement elle soit notre raison de vivre, mais encore qu'elle réconforte ceux qui viendront après nous ! Rappelle-toi, dans les meilleures pages de l'Anthologie, cette épitaphe d'un optimisme infrangible et qu'elle soit notre devise : « Le matelot qui a naufragé sur ce rivage te conseille : *Embarque-toi* ! Les courants de la mer qui m'ont détruit faisaient naviguer au loin toute une flotte heureuse ! »

JULES BOIS.

(1) *Les Petites Religions de Paris; Le Satanisme et la Magie ; Le Monde Invisible ; Le Miracle moderne; L'Au-delà et les Forces inconnues*; etc.

FÉNELON et Madame GUYON

(*Fin* (1)

Il eut avec Mme Guyon, chez elle, en présence de M. de Chevreuse, une entrevue qui se passa en civilités réciproques. Elle lui fit remettre tous ses ouvrages imprimés ou manuscrits ; et il se retira dans son diocèse, à Germiny, pour les lire. Il avait demandé pour cela quatre ou cinq mois. Pendant ce temps là, elle ne cessait de lui écrire, et pour lui donner des explications qu'il ne lui demandait pas, et pour protester de sa soumission sans limites.

Il la lit, prend des notes. Les communications intérieures, les corsets crevés par l'afflux de la grâce, les prophéties et les miracles de Mme Guyon, le songe où elle se voit l'égale de la Mère de Dieu, la page où elle se reconnaît dans la femme enceinte de l'*Apocalypse* destinée à être la mère d'un million d'enfants spirituels et à procurer la victoire des martyrs du Saint-Esprit..., tout cela l'étonne — et le renseigne. Il va d'abord à ce qui lui paraît le plus urgent :

Quoique ses erreurs fussent infinies, celle que je relevai alors le plus était celle qui regardait l'exclusion de tout désir et de toute demande pour soi-même, en s'abandonnant aux volontés de Dieu les plus cachées, quelles qu'elles fussent, ou pour la damnation, ou pour le salut.

La première fois qu'il la revoit en tête-à-tête (janvier 1694) : « Alors, vous ne pouvez plus prier les saints ni même la Vierge ? —Non.—Pourquoi ? —C'est que, dit elle, ce n'est pas à l'épouse, mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux. » Et Dieu ? peut-elle le prier ?

Je lui montrai dans ses écrits et lui fis répéter plusieurs fois que toute demande pour soi est intéressée, contraire au pur amour... et enfin qu'elle ne pouvait rien demander pour elle. — Quoi ! lui disais-je, vous ne pouvez rien demander pour vous? — Non, répondit-elle, je ne le puis. Elle s'embarrassa beaucoup sur les demandes particulières de l'Oraison dominicale. Je lui disais : « Quoi ! vous ne pouvez demander à la rémission de vos péchés ! — Non, répartit-elle. — Eh bien, repris-je aussitôt, moi, que vous rendez l'arbitre de votre oraison, je vous ordonne, et Dieu par ma bouche, de dire après moi : Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. — Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles ; mais d'en faire entrer le sentiment dans mon cœur, c'est contre mon oraison. » (*Relation sur le Quiétisme.*)

Le lendemain, Bossuet la vit à Versailles, dans l'appartement de Fénelon. Candide, il pensait qu'il n'avait qu'à montrer à l'abbé, dans les livres de son amie, toutes les erreurs et tous les excès dont ils étaient pleins, pour qu'il convînt qu'elle s'était trompée et que « son état était un état d'illusion ».

Mais Fénelon se contenta de répondre que, puisqu'elle était soumise sur la doctrine, il ne fallait pas condamner la personne ; que, d'ailleurs, saint Paul a dit : « Éprouvez les esprits », et que « pour les grandes choses qu'elle disait d'elle-même, c'était des magnanimités semblables à celles de l'apôtre lorsqu'il raconte tous ses dons, — (justement dans cette 2e épître aux Corinthiens, que Fénelon se fera lire à son lit de mort) — et que c'était cela même qu'il fallait examiner ».

Bref, Fénelon ne la lâche point. Il croit ou est disposé à croire à ses « plénitudes », à ses songes, à ses prophéties, à ses miracles : « Je me retirai, dit Bossuet, étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme *dont les lumières étaient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables*, et qui faisait la prophétesse. » Et nous sentons bien que ces trois lignes sur Mme Guyon contiennent toute la vérité, — et ne négligent qu'un « je ne sais quoi » qui laissa Bossuet indifférent, mais à quoi Fénelon fut immodérément sensible pour des raisons qui resteront éternellement mystérieuses.

Mme Guyon se soumet en paroles ; mais en même temps, toujours conseillée par Fénelon, elle travaille à provoquer un examen nouveau. Le bon évêque de Meaux s'y prête encore. Les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse s'entremettent. On demande à l'évêque de Châlons, M. de Noailles (archevêque de Paris l'année suivante) et à M. Tronson de se joindre à Bossuet pour former une commission qui fixera la doctrine sur les points en litige et distinguera le vrai mysticisme du faux.

M. de Noailles, qui est du même âge que Fénelon et qui fut son condisciple au collège du Plessis, passe pour être de caractère un peu faible. M. Tronson est l'ancien directeur de Fénelon à Saint-Sulpice, celui avec qui il se vantait autrefois d'être en pleine intimité spirituelle. Fénelon se figure que Noailles et Tronson lui appartiennent, et que leur douceur compensera l'honnête rigueur de Bossuet. D'un autre côté, il écrit à l'évêque de Meaux :

Ne soyez pas en peine de moi, je suis dans vos mains comme un petit enfant. Je puis vous assurer que ma doctrine n'est pas ma doctrine; elle passe par moi sans être à moi et sans y rien laisser. Je ne tiens à rien, et tout cela m'est comme étranger... J'aime autant croire d'une façon que d'une autre Dès que vous aurez parlé, tout sera effacé chez moi, etc.

(1) Suite, voir les nos 318, 319, 320, 322, 324 et 325 (1er et 15 avril, 1er mai, 1er juin, 1er et 15 juillet 1910).

C'est trop vraiment, et Bossuet ne lui demandait pas tout cela. Mais je vous prie de retenir ces déclarations.

Les conférences des trois commissaires se tinrent à Issy, à cause des infirmités de M. Tronson. Elles commencèrent vers le milieu de juillet 1694 et se poursuivirent durant sept ou huit mois.

Pendant que la commission travaillait, l'archevêque de Paris, M. de Harlay, eut vent de ces réunions secrètes ; et, pour prévenir les commissaires en exerçant ses privilèges de diocésain, il se hâta de condamner (16 octobre 1695) les livres de Mme Guyon, le *Moyen court* et le *Cantique des Cantiques*, et aussi l'*Analyse de l'oraison mentale*, du P. La Combe.

M. de Harlay, vous vous en souvenez, avait déjà fait enfermer Mme Guyon. Elle craignit, peut-être avec raison, d'être enlevée, et ne trouva rien de plus habile que de demander à Bossuet un refuge dans son propre diocèse. Bossuet lui offrit le couvent de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, où la duchesse de Mortemart la conduisit dans son carrosse, et où elle arriva le 13 janvier 1695.

Mme Guyon raconte que, lorsque Bossuet la retrouva dans ce couvent, il usa avec elle, tour à tour, de dureté et de ruse ; et que, au surplus, on lui avait promis le chapeau de cardinal s'il triomphait d'elle. Ce dernier détail est une visible baliverne. La vérité, c'est que Bossuet traita la prophétesse avec une grande bonté, la laissa communier tant qu'elle voulut, et, moyennant le désaveu de ses erreurs et la promesse écrite de ne plus dogmatiser, lui délivra le meilleur certificat du monde.

Bossuet, Noailles, Tronson ne pouvaient se faire la moindre illusion sur cette demi-folle. Mais tous trois continuaient d'aimer Fénelon, tenaient secrètes les inquiétudes qu'il leur donnait, espéraient toujours le ramener et s'appliquaient à ne point lui faire tort. Ils savaient que ses amis songeaient pour lui à l'archevêché de Paris :

Il ne me vint jamais dans la pensée, écrit Bossuet (*Relation*), que les erreurs d'esprit où je le voyais, quoique en elles-mêmes importantes et pernicieuses, pussent lui nuire ou pussent même l'exclure des dignités de l'Eglise. On ne craignit point, au IVe siècle, de faire évêque le grand Synésius, encore qu'il confessât beaucoup d'erreurs. On le connaissait d'un esprit si bien fait et si docile qu'on ne songea pas seulement que ces erreurs, quoique capitales, fussent un obstacle à sa promotion. Je ne parle pas ainsi pour me justifier.

Lors donc que les commissaires eurent rédigé les articles où ils définissaient le mysticisme orthodoxe, ils eurent cette pensée ingénieuse et charitable de prier Fénelon de la signer avec eux, comme s'il y avait collaboré :

Nous nous sentions obligés, pour donner des bornes à ses pensées, de l'astreindre par quelque signature : mais en même temps nous nous proposâmes, *pour éviter de lui donner l'air d'un homme qui se rétracte*, de le faire signer avec nous comme associé à notre délibération.

Le 10 mars 1695, quand Fénelon signa les articles d'Issy, — après en avoir fait ajouter deux, — il était archevêque nommé de Cambrai depuis le 4 février.

Il prit l'évêque de Meaux pour consécrateur. La cérémonie eut lieu à Saint-Cyr.

... Deux jours auparavant, rappelle Bossuet, à genoux et baisant la main qui devait le sacrer, il la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que la mienne. J'étais dans le cœur, je l'oserai dire, plus à ses genoux que lui aux miens... M. de Châlons (Noailles) fut prié d'être l'un des assistants dans le sacre, et nous crûmes donner à l'Eglise un prélat toujours unanime avec ses consécrateurs.

Tout semblait fini.

Bossuet, cependant, écrivait une *Instruction sur les états d'oraison* pour achever d'établir la doctrine. Avant la publication, il adressa les « bonnes feuilles » à M. de Cambrai, et lui demanda son approbation comme à ses autres collègues, Tronson et Noailles.

Fénelon, pendant les conférences d'Issy, n'avait cessé de protester de sa soumission totale. Il avait déclaré n'avoir plus rien de commun avec Mme Guyon. Il ne pouvait, comme prêtre et comme évêque, ignorer la réalité du péril quiétiste pour les âmes faibles et les esprits mal équilibrés. Il avait sûrement lu ces piquants *Dialogues sur le Quiétisme* (ouvrage posthume de La Bruyère, malheureusement inachevé et publié sans nul souci d'exactitude). Il savait enfin quel scandale devait produire son refus d'approbation.

Mais Mme Guyon, après avoir fait demander au roi par Bossuet la permission d'aller aux eaux de Bourbon, s'était échappée, sans attendre la réponse, du couvent de la Visitation de Meaux, avec la complicité de Mmes de Mortemart et de Guiche. Elle s'était cachée dans une petite maison du faubourg Saint-Antoine. Elle avait été arrêtée le 27 décembre 1695, enfermée à Vincennes pendant neuf mois, puis dans un couvent de Vaugirard, — en attendant que ses manquements perpétuels à ses engagements la fissent envoyer à la Bastille.

Or, dans ses *Etats d'oraison*, Bossuet condamnait nommément Mme Guyon.

Et c'est pourquoi, n'ayant gardé qu'une nuit le livre de Bossuet, et en ayant seulement parcouru les titres, — contre toute raison, contre toute prudence, et l'on

pourrait dire, après tant de promesses de soumission, contre toute bonne foi, — l'archevêque de Cambrai, gâtant d'un geste toute sa vie, refusa d'approuver le sage et bienfaisant livre de Bossuet, et, devançant la publication des *États d'oraison*, fit paraître lui-même, en toute hâte, les *Maximes des Saints* (1er février 1697).

Il ne lâche point Mme Guyon. Jamais il ne la lâchera.

« Comme il l'aimait ! »

Car je n'y vois pas d'autre explication. L'orgueil même et l'attachement à son « sens propre » n'expliquent pas une telle folie.

« Un prodige de séduction ! » dit fort bien Bossuet.

(*Fin.*) JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

Un essai de résurrection

Le 22 janvier de cette année, une pauvre domestique, Joséphine, âgée de trente-deux ans, entrait à l'hospice d'Alençon. Elle se plaignait de fatigue, d'épuisement. Depuis une quinzaine d'années, cinq à six fois par an, elle était sujette à de violentes crises nerveuses d'où elle sortait complètement abattue et incapable de travailler durant plusieurs jours.

On lui prodigua les soins que nécessitait son état, mais son rétablissement complet exigea un traitement de plusieurs mois. La lenteur avec laquelle opérait ce traitement désespérait la malheureuse. Elle se désolait à la pensée de ne plus pouvoir dorénavant, d'une façon certaine, assurer sa subsistance par son travail. Son humeur s'assombrissait et sa nervosité s'accroissait de jour en jour.

Le 11 juin dernier, après une journée particulièrement agitée, elle tomba en syncope, et depuis lors elle ne s'est pas réveillée.

Combien de temps dormira-t-elle ainsi ? Les sommeils de cette nature peuvent se prolonger durant des mois et des années. Gésine, la dormeuse de Grambke, ne s'est réveillée au bout de dix-sept ans ; la dormeuse de Thenelles, au bout de vingt ans seulement.

On l'alimente au moyen d'une sonde œsophagienne deux fois par jour, on lui administre ainsi un litre de lait et un jaune d'œuf. L'anesthésie est généralisée. Ouïe, vue et goût sont suspendus. Seul, le sens de l'odorat offre, dans une certaine mesure, quelques réactions. Les paupières sont agitées presque continuellement de tremblements convulsifs, et à des intervalles très éloignés la malade pousse des grognements inarticulés.

Le docteur Paul Farez, professeur à l'école de psychologie, intéressé par ce cas curieux et heureusement fort rare de sommeil prolongé, appliqua tous ses soins à transformer ce sommeil pathologique en sommeil hypnotique, dans lequel la malade pouvait être accessible à certaines suggestions thérapeutiques efficaces. Ses efforts ont été couronnés de succès.

Par l'effet de la suggestion, Joséphine, qui était aphone avant de tomber en catalepsie, est parvenue en peu de temps à articuler distinctement à haute voix. Elle se tient assise, sans aide, sur son lit.



UNE RESSUSCITÉE

Peu à peu, sous l'influence des suggestions de l'habile praticien, ses facultés se réveillent progressivement. Mais ses muscles ont perdu le souvenir des mouvements les plus élémentaires. Toute son éducation fonctionnelle est à refaire. C'est là une œuvre de patience à laquelle s'appliquent avec une admirable sollicitude les docteurs qui coopèrent avec le docteur Farez à cette véritable résurrection. Ils ne doutent pas que bientôt la dormeuse, sortie par un miracle scientifique des limbes où vacillait sa raison, ne s'éveille tout à fait et ne puisse reprendre sa place dans l'existence.

(*Le Matin.*)

La fin du monde en l'an 6000.

Sur le sens mystique (vrai ou prétendu) des mesures intérieures de la grande pyramide, il y a un résumé des travaux de Piazzi Smith, par le pyramidaliste belge et protestant Ch. Lagrange : *Sur la concordance qui existe entre la loi historique de Brück, la chronologie de la Bible et celle de la grande pyramide de Chéops, avec une interprétation nouvelle du plan prophétique de la Révélation*, Bruxelles, Kiessling, (1891 ?) br. in-8° Les livres de Brück sont introuvables en France et ne peuvent guère être lus qu'à Bruxelles. D'après son livre : *L'humanité, son développement et sa durée* (1866, 2 vol. in-8°) en 515 ans, un méridien quinquaséculaire marque une demi-période d'activité spéciale d'un peuple. Dans la grande pyramide, la somme des deux diagonales de la base représenterait la durée de la vie d'un peuple (515, 165 $\times$ 2 = 1030, 330). Les 1260 ans de la prophétie de Daniel (XI, 3) conduisent à 703 + 1260 = 1963, point qui marque « l'entrée dans l'antichambre (F.), c'est-à-dire dans la phase d'organisation et d'inspiration religieuse de la dernière période » (p. 106).

Une pierre rectangulaire, à l'entrée, dans l'antichambre, marque l'année 1999, 825. Israël et Juda auront achevé leur témoignage, à l'époque marquée par l'arête S. de la pierre (en 2023, 426).

Les jésuites ont, paraît-il, pris la peine de réfuter ces rêveries : que Léo Franc fasse rechercher dans quel fascicule des *Etudes religieuses* (entre 1896 et 1897) se trouve cette réfutation.

L'abbé Moigno est d'accord avec la tradition judéo-chrétienne pour assurer que le monde durera 6000 ans (*environ*). Qu'on se rappelle le vers de Nostradamus sur la résurrection :

En l'an neuf cent nonante neuf sept mois.

TIMOTHÉE

La fin du monde vers l'an 2000 ?

Voici encore un document qui semblerait établir, lui aussi, cette date approximative pour le grave événement dont il s'agit

On lit, en effet, dans *Vie et Révélations* de sœur de la Nativité, religieuse franciscaine de Bretagne (née le 24 janvier 1731 à deux lieues de Fougères et morte en cette ville, le 15 août 1798), les lignes suivantes fort curieuses :

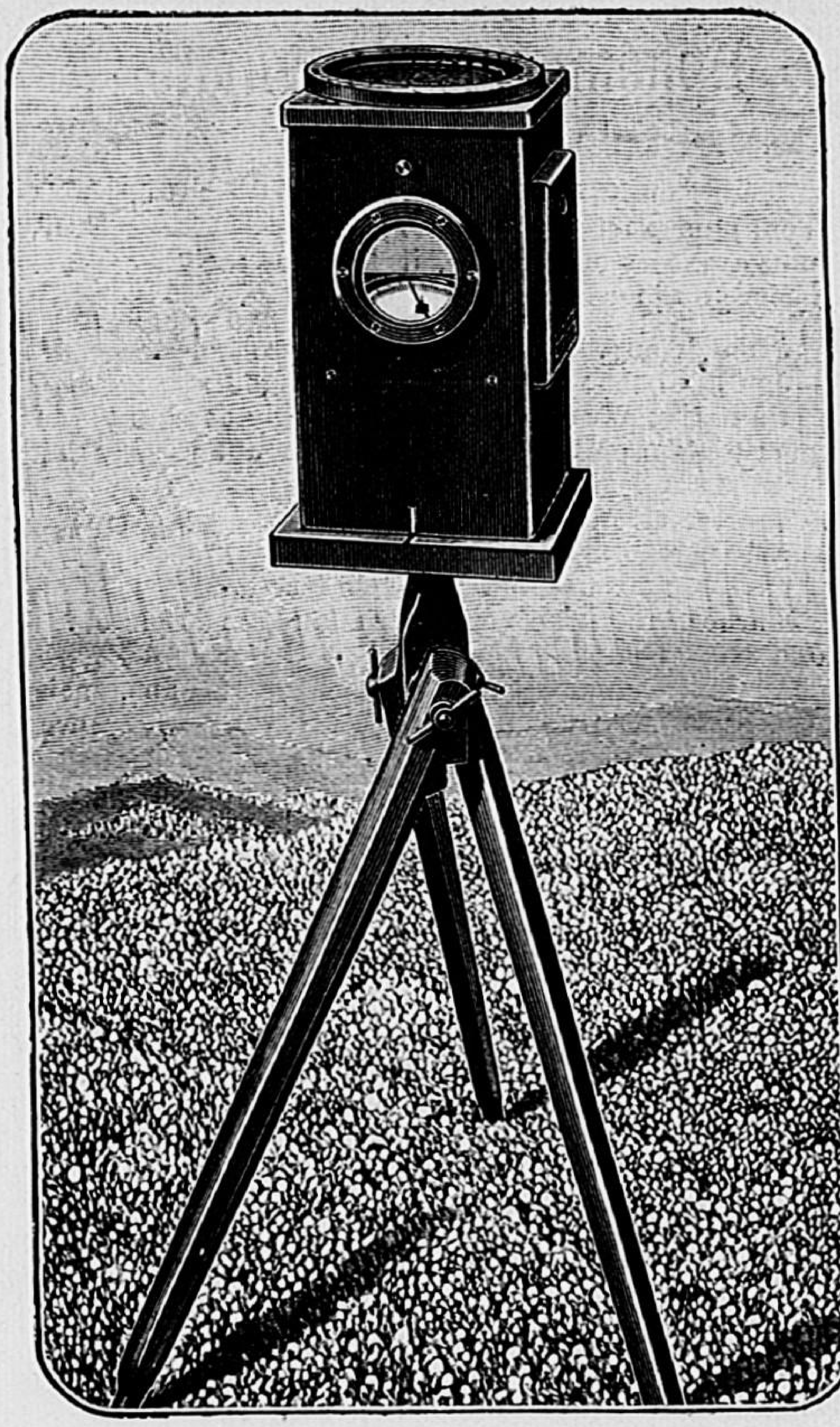
« Mais voici que Dieu voulut bien me faire voir dans sa lumière. Je commençai à regarder... le siècle qui doit commencer en 1800. Je vis par cette lumière, que le jugement n'y était pas, et que ce ne serait pas le dernier siècle.

« Je considérai, à la faveur de cette lumière, le siècle de 1900, jusque vers la fin, pour voir positivement si ce serait le dernier. Notre-Seigneur me fit connaître, et en même temps me mit en doute si ce serait à la fin du siècle de 1900, ou dans celui de 2000. Mais ce que j'ai vu, c'est que si le jugement arrive dans le siècle de 1900, il ne viendra que vers la fin et que s'il passe le siècle, celui de 2000 ne passera pas sans qu'il arrive, ainsi que je l'ai vu dans la lumière de Dieu. »

Ce passage est tiré textuellement des pages 125 et 126 du tome IV de la 2e édition. — Paris, 1819.

LÉO FRANC.

APPAREIL « SOURCIER »



A plusieurs reprises, l'*Echo du Merveilleux* s'est occupé de la recherche des sources. La machine a aujourd'hui remplacé l'homme.

L'Appareil Schmid, dont nous parle excellemment M. Mager, permet de dire si un forage, qu'on se propose d'exécuter à un point donné, a chance de succès ou non ; il permet de rechercher les sources et de suivre les cours d'eau souterrains ; il permet de désigner les points où le danger de la foudre est particulièrement grand ; il permet aussi, et par contre, d'affirmer si aucune source ne se trouve dans un terrain sur lequel on se propose d'élever une construction, source qui serait un danger pour la solidité de la construction et pour la santé de ceux qui l'habiteraient.

ASTROLOGIE

Éphémérides Divinatoires

(Pour l'anniversaire de naissance, etc., ces éphémérides sont plus exactes pour midi ; pour les heures beaucoup plus avancées ou reculées, il faut les modifier par l'influence du jour suivant.

JEUDI 4 AOUT. — Des averses sont probables.
Journée bonne seulement pour la vente.
Un enfant né ce jour peut réussir comme employé, mais pour toute profession où il serait en autorité ou hautement placé, les aspects sont néfastes.
Anniversaire de naissance. — Mauvaise, et pour la santé et pour les affaires.
VENDREDI 5 AOUT. — Temps très incertain.
Journée incertaine pour toute affaire, mais plutôt bonne que mauvaise.
Naissance et anniversaire. — Assez fortuné, mais le caractère sera trop vacillant, et il y aura tendance de gâter les entreprises par des actions capricieuses ou mal préparées.
SAMEDI 6 AOUT. — Temps très incertain.
Journée excellente, mais tendance aux querelles.
Naissance et anniversaire.— Plutôt propice; mais danger des accidents, des querelles et des procès.
DIMANCHE 7 AOUT. — Temps brumeux.
Journée excellente pour les voyages, les déménagements et l'amour, sauf entre 1 et 4 heures du soir.
Un enfant né ce jour-là sera d'un caractère bon et persévérant et réussira bien dans la vie.
Anniversaire. — Très propice, surtout pour l'amour.
LUNDI 8 AOUT. — Temps couvert, du vent.
Journée très incertaine pour toute entreprise.
Naissance et anniversaire.— Trop de tendance à l'incertitude et au caprice pour être très propice.
MARDI 9 AOUT. — Temps orageux.
Journée excellente pour les affaires le soir.
Naissance et anniversaire. — Assez bon. Un peu moins pour ceux qui sont en emploi.
MERCREDI 10 AOUT. — Du vent.
Journée infortunée.
Naissance et anniversaire. — Peu propice.
JEUDI 11 AOUT. — Du tonnerre, de la grêle.
Journée excellente jusqu'à 5 h. 30 du soir et alors mauvaise.
Naissance et anniversaire. — Propice seulement si la naissance fut entre 6 h. 30 du matin et 5 h. 30 du soir.
VENDREDI 12 AOUT. — Des nuages, du vent.
Journée propice seulement jusqu'à 2 h. 30 du soir.
Anniversaire.—Plutôt incertain. Quelque réussite dans les affaires, mais dangers venant du sexe opposé. Des complications dans les affaires du cœur.
Naissance. — A peu près même chose.
SAMEDI 13 AOUT. — Temps chaud et lourd, avec du tonnerre.
Journée indécise.
Naissance et anniversaire. — Même chose, mais un peu propice pour l'amour.
DIMANCHE 14 AOUT. — Temps chaud et lourd, avec des averses.
Journée plutôt infortunée.
Naissance et anniversaire. — Plutôt infortunée, sauf pour les spéculations.
LUNDI 15 AOUT. — Temps très incertain.
Journée excellente à partir de midi.
Naissance et anniversaire. — Favorable.

ADRIAN A MYNSICHT.

7) Les « *Feuilletons* » de l'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Le Roman de la Résurrection

(V *Suite*)

Et buvons encore une coupe de ce fameux nectar, la rasade dernière... Ce flacon est vide... J'en ai d'autres.

Qu'en dites-vous, mademoiselle?

Netzah, sans répondre, fit un signe d'assentiment.

Et le magicien se dirigea vers un angle de la pièce sans que Netzah, demeurée immobile, le perdit des yeux. Il disparut derrière un rideau et revint, en moins d'une demi-minute, tenant en sa main droite une bouteille débouchée. Prévenant toute parole de sa terrible antagoniste, il s'écria : — Ah! Netzah, Netzah, ingrate et belle enfant, aussi ingrate que belle, voyez comme je vous rends le bien pour le mal. J'ai tiré du fond de mes cachettes une bouteille de Nuits de vingt-sept ans. Elle vaut 40 francs pour le moins. C'est tout ce que je puis offrir de plus remarquable à mon cher bourreau.

La jeune fille répondit :

— Vous allez vous faire un mérite d'exhiber pour moi votre meilleur vin. Permettez-moi de vous faire observer que vous ne pouviez le garder pour une occasion meilleure, puisque...

— C'est vrai, répliqua nonchalamment Yesod. Vous êtes vraiment pleine d'esprit et du sens le plus judicieux, mais je n'avais pas songé à cela. J'y allais de tout cœur. Voyons, abstenons-nous de méchancetés à l'instant de faire ce que nous pourrions appeler notre *repas libre*, ce festin qu'on offrait jadis aux condamnés, à la veille de l'échafaud.

Yesod remplit les trois coupes et cria d'une voix retentissante :

— Allons, trinquons ensemble, sans phrases amères, avant d'entreprendre, de concert, le grand voyage.

Les trois acteurs de la scène élevèrent leurs calices.

Netzah dit la première :

— A la mort!

Yesod reprit énergiquement :

— Non! A la vie! Nous accomplissons une liturgie suprême. Soyons rituels. Que Netzah boive d'abord comme la prêtresse de ce funèbre autel, je suivrai. Chesed achèvera...

Les trois hanaps se choquèrent et leur bruit se maria au son de l'horloge qui frappa trois tintements solennels et terribles.

VIII

Netzah porta rapidement la coupe à ses lèvres et avala une lampée du breuvage avec avidité. Puis elle poussa un long râle étranglé, pareil au hoquet d'une bête qu'on égorge. Et elle s'abattit en arrière sur le parquet comme frappée de la foudre : le corps renversé eut quatre soubresauts, la coupe répandue inonda la vêture blanche, on eut dit une poignardée baignée dans son sang. A la suite des tressautements, quelques tremblements convulsifs, les bras crispés se levèrent pour retomber. Un rictus affreux contracta la bouche béante, et les yeux démesurément ouverts, après avoir roulé dans leurs orbites, se fixèrent sur le magicien, terrifiants et hagards. Puis elle ne remua plus.

— Dieu! soupira Chesed, épouvanté.

Yesod prononça froidement et sans émotion dans la voix :

— Dix grammes de strychnine! De quoi flanquer à bas, d'un seul coup, toutes les hystériques de la Salpêtrière. Eh! ne vidons pas nos verres!

— Ah! fit Chesed ébahi.

— Dame! tu avoueras que c'était un geste nécessaire. Je regrette d'y avoir été contraint. Nous étions ce me semble, en légitime défense.

— Oui, nous l'avons échappée belle! Quelle nuit!

— Note vite les détails de cette brève agonie. Ton pauvre calepin! Nous lui avons évité aussi un triste sort.

— Cette idée de salut vous est subitement venue?

— Quand il a fallu!... Tu conçois que ma résignation à mourir sous le flagellement de ces mains formidables n'était qu'apparente. Je devais sauver nos résultats pour la science, et nos personnes, pour nous-mêmes. L'impassibilité est un masque, un très beau masque qu'il est bon de se procurer, dont il est à la fois précieux et flatteur de couvrir son visage; mais, sois-en bien persuadé, ce n'est pas autre chose. Tous mes instincts, je l'avoue, toutes les basses parties de mon âme, dansaient une affreuse sarabande, en proie à une panique, à une débandade de Waterloo. Seulement, je suis un peu plus fort qu'un général d'armée, fût-il Bonaparte. J'ai arrêté la meute en fuite, maintenu et comprimé la tourbe des fugitifs. Nous sommes là vivants, délivrés, victorieux et de la plus belle victoire qui ait jamais été remportée. Plus résistants que l'Icare de Baudelaire, dont les bras étaient rompus pour avoir étreint des Nuées, nous ne sommes d'aucune façon avariés pour avoir terrassé un fantôme.

. . . .

Parmi les brouillards d'une aube pâle et glaciale, enfoncés dans la partie surélevée de l'un de ces chars funèbres qui contiennent à la fois des places pour les morts et pour les vivants, Yesod et Chesed allaient vers le four crématoire au pas lourd et solennel d'un cheval noir, que conduisait, avec une extrême lenteur, un vieux nécrophore mélancolique. Yesod, calme et résolu, ne laissait rien transparaître des émotions qui pouvaient l'agiter, regardant devant lui, comme un soldat qui marche à l'assaut. Une vague inquiétude se lisait au visabe de l'acolyte. Visiblement, il n'avait pas une confiance entière, dans le dénouement de l'atroce aventure, et se demandait comment tout cela pourrait bien finir. Son maître, sans explications, lui avait donné l'ordre d'emporter une épée, et il considérait cette arme, dont il ne prévoyait pas l'utilité, avec le sentiment d'anxiété qui s'empare des hommes en face d'une énigme. Le magicien ne tarda pas à s'apercevoir de l'étonnement de son disciple :

— C'est cette épée qui t'intrigue?

— Légèrement.

— Quel enfantillage! Voyons, bachelier... et même licencié en sciences psychiques, si je ne me trompe, tu sais assez d'électricité pour connaître le pouvoir des pointes?

— Assurément.

Eh bien! j'ai dû te dire mille fois, depuis que nous faisons de l'hyperphysique, que, par une analogie toute rationnelle, les pointes qui servent d'écoulement échappatoire au fluide électrique dissolvent également les conglomérats de fluide astral, et nous avons à craindre un de ces phénomènes.

Le disciple leva sur son maître des yeux étonnés.

— Parfaitement, poursuivit l'alchimiste. La deuxième désincarnation de notre sujet se fera beaucoup plus rapidement que la première, sans cela je ne me serais pas permis cette crémation dont je réprouve le principe. Mais je suis certain qu'à la première atteinte des flammes le corps physique expirera en quelques secondes la forme astrale et que Netzah subira ainsi le minimum de gehenne possible. Pour le peu qu'elle éprouvera, elle n'aura qu'à s'en prendre à elle-même, car, en définitive, sans notre stratagème, nous serions morts de male façon. Il est indubitable qu'elle doit nous en vouloir, à mort, c'est le cas de le dire. Eh bien! elle pourrait encore exercer contre nous une action nocive en nous possédant ou en nous obsédant au moyen de son astral dégagé. Il faut éviter cette fin d'expérience qui serait infiniment désagréable; si une coagulation fluidique se montre, ce qui est probable, en lui présentant la pointe de l'épée, elle s'évanouira, et le *Linga-shahira*, comme disent les Hindous, flanqué des quatre éléments psychiques, ira se reconstituer péniblement, je ne sais où.

— Un duel avec un spectre, exclama Chesed.

— Précisément, cette escrime ne m'inquiète pas.

IX

Quelques minutes plus tard, dans le sous-sol du lugubre monument des incinérations, devant l'horrible appareil, dévorateur des substances et des formes, se tenaient quatre hommes devant un cercueil : les deux savants et deux agents des basses œuvres, chargés de transformer les cadavres en quelques poignées de cendre. La salle était faiblement éclairée, son aspect fantastique exhalait l'inquiétude et le frisson. Yesod prit la parole, sa voix était légèrement tremblée :

— Combien de temps vous faut-il? interrogea-t-il en s'adressant aux exécuteurs mortuaires.

— Environ quarante minutes, Monsieur le docteur, répondit le plus âgé des tâcherons.

— C'est bien, allez!

Les hommes s'approchèrent du cercueil. Un craquement se fit entendre : ils s'arrêtèrent.

— Eh bien, quoi? demanda le magicien un peu fiévreux.

De nouveaux bruits retentirent comme à la suite d'efforts dans l'intérieur de la bière pour en disjoindre les planches.

— Si elle n'était pas morte, dit un des manœuvres.

— Folie! exclama bruyamment Yesod. Un acte de décès est rédigé à la mairie.

— Mais quelque chose remue là-dedans, insista le sarcophlège.

— Bah! le hasard... les gaz... quelque souris peut-être...

— Alors vous croyez, Monsieur le Docteur?

— Allons! dépêchons-nous. Va-t-il falloir que j'évoque l'ombre de Santerre pour nous exécuter un battement de tambour.

Les hommes hissèrent leur colis funèbre sur la plate-forme roulante.

La bière éprouva une sorte de mouvement.

Les employés, tout pâles, laissèrent encore retomber leurs bras.

— Enfournez! ordonna Yesod, vuos nous faites perdre un temps précieux.

Cette volonté, fortement exprimée, vainquit les derniers scrupules des préposés aux combustions humaines.

Le plan mobile roula, le cercueil disparut et la porte métallique se referma sinistrement.

— Hein, bouclée! constata Yesod en parlant à son aide qui pétrissait nerveusement la poignée de son glaive, se demandant quel nouvel et terrible miracle allait bien les épouvanter.

Il ne répondit que par un balbutiement et un signe de tête.

— Allons, feu! commanda l'alchimiste d'un ton qui n'admettait pas qu'on tergiversât.

Les servants de l'appareil obéirent : un fracas de bois qui éclate frappa toutes les oreilles, puis un hurlement s'exhala, furieux et désespéré, comme celui d'un grand fauve blessé à mort.

— Dieu! s'écrièrent à la fois les deux agents des basses-œuvres.

— Mais quoi donc? demanda Yesod, qui n'avait eu qu'un imperceptible clignement de paupières.

— Ce cri?...

— Rien du tout... pas de cri... le simple effet d'une flamme violente sur du bois vert. L'administration de l'Assistance fait des économies même sur ces pauvres bougres qui ne lui coûteront jamais plus rien.

Il ajouta, se retournant vers Chesed :

— *Miserabilis reliquia vitæ*, comme dirait Pline le naturaliste.

Il continua parlant aux croque-morts :

— Voici un louis à chacun pour aller boire. Laissez-nous seuls une petite demi-heure. Nous avons à observer.

Ils sortirent, tout effarés.

— Et pas un mot de tout cela, hein? Il y a des gens qui ne comprendraient pas.

— Bien sûr, monsieur le docteur.

. . . .

Yesod et Chesed se retrouvaient seuls en tête-à-tête définitif avec leur adversaire d'outre-tombe. Le rugissement de tout à l'heure, bref, rauque, horrible, ne s'était pas renouvelé. On ne percevait plus que le grésillement de la chair passive, mordue et dévorée par les flammes.

— Croyez-vous qu'elle ait beaucoup souffert, maître? demanda Chesed, avec une intonation d'angoisse.

— Très peu, affirma l'alchimiste. Pas plus d'une seconde. L'astral s'est dégagé presque immédiatement en sa deuxième sortie.

Maintenant, il faut nous attendre à le voir apparaître et ton épée va nous servir. C'est pour cela que j'ai flanqué dehors ces deux imbéciles; il nous eussent pris pour des fous ou fussent eux-mêmes devenus aliénés.

— Vraiment, vous croyez!

— Très probable, il faut se défier.

— Et ces hommes garderont le silence?

— Comme ils voudront. L'affaire faite, je m'en moque.

Chesed murmura soudain :

— Oh, maître, voyez!

Au-dessus du four crématoire, une ombre vague se dessinait, présentant une forme humaine qu'eût enveloppée un brouillard, faiblement lumineux.

— Ça y est, dit tranquillement Yesod! donne l'épée.

Et ferme, la pointe haute, il marcha sur le fantôme, qui, avec lenteur, semblait s'approcher. Bravant jusqu'au bout tout effroi, Yesod énonça cet aphorisme :

— Il nous manque un homme et deux larves pour que ce duel soit régulier.

Le spectre vint effleurer le glaive. Il s'arrêta. Un gémissement s'éleva, plaintif et prolongé comme le dernier soupir des plus hautes notes de l'orgue à la sortie d'une bénédiction.

Et le fantôme commença à s'effacer dans une brume de plus en plus indécise. En moins d'une minute, l'ombre avait disparu et le murmure s'éteignait.

Yesod exhala, plein d'une lassitude ennuyée :

— C'est fini!

Et il jeta l'épée à terre comme une arme inutile.

Chesed la ramassa en s'écriant :

— Hourrah! pour le vainqueur des Vivants et des Morts!

— Heu! heu! reprit Yesod, en hochant la tête.

— Gloire à Yesod le trismégiste?

— Paix à Chesed le nerveux. Et voici l'heure sans doute de nous mettre sous la dent autre chose que de la lumière astrale, conclut le magicien, avec l'ironie hautaine des triomphateurs intellectuels.

(*Fin*) COMTE LÉONCE DE LARMANDIE.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.